



Maxime
CHATTAM
UN(e)SECTE

ROMAN


ALBIN MICHEL

MAXIME CHATTAM

UN(e)SECTE

r o m a n

ALBIN MICHEL

Prologue

Le rocking-chair grinçait à chaque oscillation, et son mouvement se répercutait sur la latte branlante de la terrasse qui s'enfonçait en gémissant avec la régularité d'une pendule. En guise de balancier, Janie Fulher donnait une légère poussée sans même s'en rendre compte, réflexe acquis pendant plusieurs décennies. Elle s'asseyait toujours à la même place, à l'angle sud-est, pour avoir une vue dégagée sur le potager et le ru, carrefours de toute une faune qu'elle aimait surprendre en levant les yeux, entre deux pages. Car Janie aimait lire. Au-delà du raisonnable, estimait-elle parfois. Et depuis plus de quarante-cinq ans qu'elle habitait cette vieille demeure de bois, elle ne dérogeait jamais à son rituel de l'après-midi. Un bon livre, à l'abri sous la marquise. Une couverture sur les genoux durant la demi-saison ou, contrainte et forcée, dans le bow-window juste derrière pendant l'hiver. Elle éclusait les livres comme certains les godets à la taverne, buvant l'encre jusqu'à s'en faire des caléidoscopes d'histoires dans la cervelle, et lorsque ses pupilles se relevaient brusquement, attirées par un craquement suspect près de la rive, deux paysages se superposaient durant un bref instant, celui de ses romans et son propre jardin, sans qu'elle sache très bien ce qui était réel.

Janie était née à Carson Mills, Kansas, et y mourrait probablement sans jamais avoir dépassé la frontière de l'État. Sortir

du comté était déjà un événement en soi. La lecture lui offrait le monde sans avoir plus d'effort à fournir qu'un coup d'index. Bernie, son mari, affirmait que c'était pour ça qu'elle avait développé cette manie de se balancer : cela lui donnait l'illusion de se déplacer pour de vrai. « Ta bascule, c'est la courbe de la Terre, ma chérie, et dans ta vie tu as fait plus de fois le tour de notre planète que Spoutnik ! » Elle ignorait si c'était vrai, et s'en moquait même du moment qu'elle avait un bon livre à dévorer.

C'était son principal sujet de préoccupation. Les factures, Bernie s'en chargeait, et la maison avait été payée lorsqu'ils avaient hérité de leurs parents respectifs. En somme, Janie avait la vie dont elle rêvait. Faire tourner son petit domaine personnel, puis lire. La bibliothèque de Carson Mills avait déjà rendu les armes face à cette boulimique insatiable, et Janie s'était tournée vers la grande Mecque des lecteurs compulsifs : Internet. Elle achetait des lots entiers, en vrac. C'était moins cher, plus rapide, et l'obligeait à mettre son nez dans des romans qu'elle n'aurait jamais osé découvrir autrement que parce qu'ils débarquaient dans un carton. Une fois qu'ils étaient sous son toit, elle n'avait d'autre choix que de leur faire un sort, tôt ou tard.

Revendre était difficile. Elle ne pouvait y échapper, pour essayer d'équilibrer au mieux ses comptes mais surtout pour une question de place. Les étagères dressaient déjà une seconde peau aux murs de la maison, et Bernie s'était montré compréhensif, mais n'avait jamais cédé lorsque sa femme avait tenté d'envahir le sous-sol qui abritait son atelier, dernier bastion non colonisé par les tranches multicolores.

Ce matin de mars, il faisait frais, une auréole de brume nimbait le cours du ru le long du jardin. Comme tous les dimanches, Janie ne travaillait pas dans la maison, c'était le jour de repos. Habituellement, elle s'obligeait à rester avec Bernie, ils s'asseyaient dans le salon, la télévision en fond sonore, et ils bavardaient de choses futiles, commentaient les commérages de la bourgade, ou dressaient l'inventaire de ce qu'il fallait faire pour entretenir

le jardin ou la demeure. Ce n'était pas très passionnant, mais ils s'imposaient ce moment ensemble, pour ne pas se perdre de vue. Après quarante ans de vie commune, il était tellement facile de ne plus remarquer cette présence qui faisait partie depuis si longtemps du paysage, qu'ils devaient demeurer vigilants. Des couples finissaient par ne plus se parler du tout. Janie, elle, était convaincue que si Bernie changeait, ne serait-ce qu'une mèche de sa coupe de cheveux, elle le remarquerait instantanément.

Mais ce matin-là, Bernie lui avait pris la main pendant qu'elle buvait son café pour lui dire qu'il savait qu'elle était totalement absorbée dans sa lecture du moment, et qu'elle n'était pas obligée de l'interrompre. Il avait lui-même quelques affaires à régler dans le potager avant que les taupes ne finissent par tout saccager, d'autant que les premiers semis n'allaient plus tarder. Une petite entorse à leur cérémonial n'aurait pas de conséquence si elle demeurait une exception.

Son homme savait comment la rendre heureuse.

Et Janie se berçait, sans s'en rendre compte, un livre entre les mains, sa couverture sur les jambes, vivifiée par la fraîcheur et l'humidité du mois de mars.

Elle n'avait jamais aimé les récits horrifiques, ce n'était pas son truc, les Stephen King et consorts, elle n'y arrivait pas. Pourquoi payer pour frémir, alors que le monde était déjà bien assez rempli d'abominations comme ça ? Il suffisait d'ouvrir le journal ou d'allumer la télé pour s'en rendre compte. Et puis la peur n'était pas une émotion avec laquelle elle était à l'aise. Se faire déborder, submerger, perdre le contrôle... Quel était l'intérêt de se plonger volontairement dans des émotions qui lui étaient pénibles ?

Mais elle était parvenue au bout du dernier carton reçu, et il ne restait que ça. Un livre effrayant. Alors, telle une junkie en manque, elle s'était promis de chercher un nouveau lot, et faute de mieux, elle avait surmonté son aversion et avait entamé la lecture. Contre toute attente, elle y avait éprouvé du plaisir. Ce n'était pas de la peur viscérale, celle qui vous vide les

jambes de leur substance, qui coulait d'entre ces pages, non, c'était une décoction ludique d'interrogations, de palpitations et finalement un voyage vers ses propres limites qu'elle effectuait. Avec la sécurité permanente de pouvoir se dire que ce n'était qu'un livre. À tout moment, elle pouvait ralentir le débit pour calmer le jeu, voire l'interrompre. Elle *jouait* à se faire peur, et ça changeait tout. Après autant de titres avalés, comment avait-elle pu ne découvrir ce plaisir que maintenant ?

L'ouvrage mettait en scène un enfant perdu dans une forêt, et tous ses fantasmes les plus anxiogènes prenaient forme au fil des heures de son errance. Janie en était à l'épisode de l'épuisement, lorsque le garçon finissait par s'effondrer sur un tas de mousse au pied d'un chêne et s'endormait, à bout de forces. Les insectes avaient commencé à l'envahir, les uns après les autres, grimpant sur ses jambes, sous son short, et Janie pouvait presque les sentir sur elle, au point de vouloir se gratter. C'était admirable le pouvoir qu'avait la lecture sur le cerveau. Il suffisait de lire qu'une bestiole vous sautait dessus pour avoir besoin de se frotter les mollets ou la nuque, convaincu qu'une infâme créature y rôdait.

Au loin, Bernie bêchait et traquait les traces de passage des fousseurs. Une guirlande d'oiseaux pépiaient tout autour, discrètement, encore intimidés par la traîne de l'hiver perceptible dans l'air.

Janie était plongée dans son récit, et ne prêta aucune attention au long mille-pattes s'enroulant à la rambarde qui ceignait la terrasse. Il était impressionnant, comme sorti des pages qu'elle tournait, un demi-bras de longueur, ses anneaux ondulant à chaque mouvement de ses nombreux membres, agrippant le bois sans jamais glisser, ses antennes palpitant devant lui, sondant le terrain. Il avançait sans un bruit, spirale de chitine qui remontait à toute vitesse, décidé, certain de sa trajectoire.

Une brise glaciale remonta depuis le cours d'eau, et Janie resserra sa couverture contre elle. Il ne lui manquait que son café chaud, mais elle venait d'en vider une pleine tasse et le médecin

lui avait demandé de calmer sa consommation, ça n'était pas bon pour sa tension. Alors elle focalisa son esprit sur les pages. L'enfant avait un sommeil agité. Des cauchemars puissants.

Le mille-pattes avait atteint le sommet de la rambarde et filait dessus, serpent luisant d'ébène aux reflets bruns. Il semblait suinter comme s'il exsudait un liquide naturel, lubrifié pour se faufiler par le moindre trou.

À l'opposé, dans le dos de Janie, un petit corps noir déplaça ses longues pattes fines qui portaient son abdomen charnu, rond, marbré de taches rouges. Ses minuscules paires d'yeux ne reflétaient que les ténèbres de l'instinct de survie le plus primaire qui soit : manger.

L'araignée passa par une ouverture dans le bois de la marquise et commença à courir, à l'envers, l'énorme boule derrière elle trahissant sa présence. Elle ressemblait à du latex tendu à l'extrême sur une structure rigide. Agile, elle se faufila partout, et fonçait au-dessus de la terrasse.

Juste au-dessous, Janie frissonna lorsque l'enfant manqua de se réveiller à cause de tous les insectes qui grouillaient sur sa peau. Elle eut l'impression de ne pas être épargnée. Bon sang, qu'elle n'aimait pas ce passage ! Et en même temps, elle dut reconnaître son efficacité. C'en était presque drôle.

Le mille-pattes se rapprochait de la lectrice, sa formidable mécanique le projetant en avant, antennes à l'affût.

Derrière, l'araignée commençait à tourner en rond, en chasse de quelque chose. Bien plus petite que la scolopendre, elle avait pourtant un pouvoir de répulsion largement supérieur. Le mille-pattes évoquait le dégoût, l'araignée la mort. L'un comme l'autre semblaient capables de prendre le dessus, et l'issue de la rencontre était incertaine à mesure qu'ils se rapprochaient, l'un sur la rambarde, l'autre au plafond.

Janie accéléra le rythme de sa lecture, elle n'était pas très à l'aise avec les descriptions d'insectes, encore moins quand ils étaient sur le corps fragile d'un enfant. Toutes ces saletés qui cavalaient sur la peau du garçon à la recherche de parties tendres

et d'orifices où s'engager, prêtes à découper à la mandibule, à sucer, à piquer, à liquéfier avant d'aspirer, Janie détestait la précision des détails.

Le mille-pattes se dressa sur son arrière, ses antennes palpant l'air à l'instar de vers dodus. Il se rapprocha du bord de la rambarde et ses membres s'agitèrent tandis qu'il était suspendu dans l'air, tout près de l'épaule de Janie qui ne le voyait pas.

Au-dessus, l'araignée descendait à son fil.

Droit vers la toison argentée de la vieille dame qui oscillait régulièrement sur son fauteuil, un coup dans l'axe, un coup à côté.

Janie se gratta instinctivement le bras au moment précis du récit où un cafard remontait sur celui du garçon, passait sur le duvet, filait sur son cou et escaladait son menton pour palper ses lèvres entrouvertes.

Elle eut soudain l'impression d'avoir quelque chose qui lui remontait lentement dans le dos. Elle cessa le balancement le temps de se frotter contre le dossier du rocking-chair. Voilà. C'était passé.

L'araignée se tenait en équilibre au bout de son trait invisible, à quelques centimètres des cheveux de Janie. Ses pattes avant s'allongèrent pour tâter le terrain.

Janie allait reprendre son mouvement.

L'arthropode se laissa choir juste avant.

Janie, trop captivée par sa lecture, ne s'en rendit pas compte.

L'araignée se mit aussitôt à bouger, précautionneusement dans ce terrain nouveau et potentiellement hostile. Elle se déplaçait sans toucher le cuir chevelu, en équilibre sur ses fines pattes.

La scolopendre, elle, continuait de s'étendre, ses anneaux courbés pour lui permettre de former un pont au-dessus du vide.

Ses antennes effleurèrent la couverture et aussitôt les crochets à venin se contractèrent.

Puis la jonction eut lieu, le mille-pattes parvint à agripper la laine et tout l'avant tracta l'arrière pour lui permettre de glisser sur Janie.

Plongée dans sa lecture et convaincue que ce qu'elle percevait n'était que le fruit de son imagination, la vieille dame ne réagit pas.

L'araignée s'introduisit sous les mèches, tout près de l'oreille.

La scolopendre disparut dans une longue reptation sous la couverture.

Les deux allaient se rencontrer tôt ou tard.

Janie arriva à la fin du chapitre, où le garçon fut réveillé par le cafard qui cherchait à forcer un passage entre les dents pour pénétrer dans sa bouche. Elle en était dégoûtée et avait presque envie de cracher pour aider l'enfant à en faire autant.

Quelque chose la chatouilla sur le côté droit. Probablement rien, juste un pli de ses vêtements.

Puis un léger grattement sur le côté du crâne, qu'elle ignora, habituée avec ses longs cheveux à ce genre de sensation.

Araignée et scolopendre se rapprochaient l'une de l'autre.

L'une était suspendue à une mèche, devant l'orifice de l'oreille, l'autre passait sous la couverture au niveau de la poitrine, fonçant droit vers le cou.

Janie reposa son roman sur ses genoux. Que c'était stressant ! Elle avait envie de se gratter partout et de secouer le garçon pour qu'il se lève et chasse toutes ces bestioles de sa peau !

Les antennes du mille-pattes caressèrent le dessous de son menton et, machinalement, Janie y passa la main sans rien percevoir.

L'araignée posa ses pattes sur le pavillon de l'oreille, délicatement. Son abdomen énorme ne pourrait jamais entrer dans le conduit auditif. Les pédipalpes tâtèrent le terrain.

Janie secoua la tête par réflexe.

– Fichu livre ! râla-t-elle. Maintenant j'ai l'impression d'être couverte d'insectes !

La scolopendre s'érigea pour atteindre le bas du visage de la vieille dame.

Et cette fois, Janie vit la créature sur elle.

Elle voulut se redresser mais le balancement arrière de son rocking-chair l'en empêcha et elle tira sur la couverture pour la jeter au sol.

Le mille-pattes était en dessous, immobile.

À ce moment, quelque chose s'enfonça dans son oreille. Prise de panique, elle parvint à se relever d'un bond.

Lorsque ses doigts entrèrent en contact avec le petit corps mou qui cherchait à s'enfoncer vers son tympan, elle réalisa qu'elle entendait distinctement les grattements de l'araignée qui se frayait un chemin. C'était comme si elle dansait *dans* sa tête. Le bourdonnement allait crescendo sous son crâne, et la rendit folle.

Janie, haletante, ouvrit la bouche en grand pour prendre une respiration et ce faisant, elle offrit un passage tout trouvé à la scolopendre qui écarta ses crochets à venin.

Plus loin, dans le potager, Bernie avait enfin déniché les galeries des taupes et il s'appêtait à les enfumer, lorsqu'il sursauta au hurlement de sa femme.

Il ne l'avait jamais entendue crier ainsi, et il sut tout de suite que c'était grave.

Le temps qu'il se précipite, il ne vit ni la scolopendre ni l'araignée, seulement Janie, étendue sur la terrasse, le corps agité de convulsions.

1.

Ses longs doigts épais finissaient de coiffer sa tignasse cendrée avec un style faussement décontracté. Quelques épis bien disposés. Il caressa distraitement le début de barbe argentée qui sourdait de ses joues creuses et recula pour examiner l'ensemble dans le miroir.

Il hésita. Sourcils larges, d'un noir abyssal. Lèvres généreuses, presque provocatrices – il en avait toujours eu honte. Nez un peu trop osseux à son goût, mais au moins lui se faisait discret, tout en finesse.

Atticus Gore ne s'était jamais trouvé particulièrement beau. Du charme, certainement, mais il ne s'aimait pas. Peut-être parce qu'il n'avait jamais fait la paix avec lui-même. À quarante ans passés, il ignorait si c'était pathétique ou proche de la caricature, comme le laissaient entendre les unes de magazines psychologiques qu'il ne lisait pas mais dont il entrapercevait les couvertures glacées, sur les tables basses des salles d'attente en tout genre qu'il fréquentait. Club de sport. Spa, pour les massages. Institut de beauté pour les soins du visage. Chiropracteur. Et même salon de manucure à Chinatown. Atticus ne s'interdisait rien pour s'entretenir. Il ne s'aimait pas beaucoup, toutefois il ne pouvait se reprocher de ne pas tout essayer pour s'améliorer, quitte à en faire trop.

Il emprunta un peu du dentifrice qui traînait sur le rebord du lavabo, se frotta les dents avec son index, puis il tira sur le col

de sa chemise en jeans pour que celui-ci s'ajuste parfaitement à l'échancrure de son T-shirt.

Dans son dos, il entendit le froissement des draps. Atticus grimaca. Il n'avait pas envie de parler. Pas de politesses, de regards gênés, d'échanges foireux pour se donner une contenance. Il aurait dû partir aussitôt qu'il s'était réveillé, sauter dans son jeans et terminer de s'habiller dans l'escalier ; encore sa fichue coquetterie. Mais le silence revint, à peine éraflé par le quitus d'une respiration endormie – ainsi l'interpréta Atticus qui se faufila hors de la chambre sur la pointe des pieds, soulagé. Une fragrance grasse appesantissait encore plus l'atmosphère. Animale. Sexuelle.

D'un geste précautionneux, il collecta ses chaussures et sa veste, puis déposa cent cinquante dollars roulés près de la lampe de chevet. L'argent était tout froissé, les bords cornés, le visage d'Andrew Jackson fripé à outrance, et Atticus ne put s'empêcher d'y voir un signe de son propre malaise. *De l'argent moche*. Il étouffa un soupir et, sans bien savoir pourquoi, posa la main sur la crosse de son arme. Chargeurs supplémentaires rangés également sur la ceinture, la paire de menottes dans leur holster, et badge du Los Angeles Police Department clipsé sur le cuir, près de la boucle, sorte de calandre prétentieuse assurant sa virilité, songeait-il souvent en se préparant. Certains inspecteurs préféraient la garder au chaud dans leur veste, lui l'affichait telle une décoration, une annonce faite au monde, en tout temps, ce qui ne correspondait pas vraiment à son caractère mais qu'il avait fini par interpréter comme une forme de dissimulation. En jetant à la vue de tous sa fonction, il gardait celui qu'il était réellement caché, à l'abri.

Une jambe sortit de sous les draps, à ses pieds, puis un dos nu roula. Une peau douce, presque brillante. Quelques grains de beauté délicatement disposés, et une fine couche de muscles, juste ce qu'il fallait pour dessiner des courbes et des saillies sensuelles aux bons endroits. Atticus s'autorisa encore une poignée de secondes à admirer ce corps. Une envie de le respirer

l'envahit, de l'effleurer du bout des doigts, avant qu'il ne se contienne. Pas envie de la suite. De la confrontation. Mieux valait filer.

L'homme sous l'oreiller émit un ronflement sec avant de remuer une nouvelle fois. Il allait émerger.

Au même moment, le téléphone d'Atticus se mit à vibrer. *Merde, pas maintenant !*

Il se précipita vers la porte tout en fouillant dans ses poches. Il claquait le battant derrière lui lorsqu'il vit le nom de Marcia s'afficher sur l'écran. Qu'est-ce qu'elle lui voulait ? Il n'était pas de service, une belle journée de repos avec une demi-douzaine de rendez-vous qui noircissaient son agenda, pour faire de lui un homme meilleur, dégrossi. Il se souvint alors que Marcia Velazquez et James Ottington étaient les inspecteurs de garde ce week-end.

- Gore, j'ai un truc pour toi, annonça Marcia sans préambule.
- Je ne bosse pas aujourd'hui.
- Je sais, mais ça, c'est ta came.

Il allait rétorquer quelque chose de désagréable pour qu'elle lui fiche la paix, mais au ton de sa collègue, il devina que c'était sérieux. Rien à voir avec une de ces vannes chiantes dont les flics raffolaient et qui exaspéraient Atticus.

- C'est-à-dire ?
- Un 187.

Le code pour « meurtre ». L'essence même de leur job. Pourtant, chaque fois qu'il l'entendait, Atticus se glaçait, le corps en alerte, l'esprit soudain prêt à bouillonner, les sens dans une étrange posture d'hyper-attention et de méfiance entremêlées. Les affaires sérieuses de ce genre n'étaient pas non plus légion, même sur le district d'Hollywood où travaillait Atticus, et lorsqu'un binôme d'inspecteurs en décrochait une, il était rare qu'ils la laissent à d'autres.

- Pourquoi tu m'appelles, si c'est ton tour ? demanda-t-il, soupçonneux.

– Parce que Ottington et moi sommes déjà sur la fille d’Argyle Boulevard et les ados sous Hollywood Freeway. Que je dois comparaître au tribunal la semaine prochaine pour un de mes dossiers en cours de jugement. Et que James marie sa fille dans un mois. On est ras la gueule, si tu vois ce que je veux dire.

– Pourquoi moi ?

Ottington ne l’aimait pas beaucoup et Marcia n’était pas du genre à se battre contre son partenaire. Atticus n’était pas dupe, ils ne lui faisaient pas une fleur, il y avait un loup quelque part. Ce coup puait à cent lieues les emmerdes, politiques ou show-biz.

– Parce que c’est dans tes cordes, génie. Viens voir, tu me remercieras.

– T’essayes pas de me refourguer un macchabée bien dégoué ?

– C’est tout juste s’il reste quelque chose. Mais la déco, c’est tout ce que tu aimes. Rapplique. Au vieux zoo abandonné de Griffith Park. Suis les guirlandes.

Le cliquetis de la ligne coupée résonnait encore dans la tête d’Atticus Gore tandis qu’il sentait monter en lui une forme de curiosité. Et s’il n’y avait pas de piège ? Marcia n’était pas une méchante, si elle l’appelait lui, c’est qu’elle avait une conviction, se rassura-t-il. De toute façon, à part annuler sa séance de sport et déplacer ses rendez-vous, cela ne lui coûtait rien d’aller jeter un œil et, s’il ne le sentait pas, de se défilier. Ce n’était pas son tour de garde, pas sa responsabilité.

Le temps de rejoindre sa MINI John Cooper Works cabriolet bleue à bande noire, la curiosité s’était muée en excitation.

Tout était dans le ton de Marcia. Il n’était pas normal.

Ce qu’elle avait vu l’avait perturbée. Et Marcia avait plus de vingt ans de service. Pas le genre à flancher devant un cadavre.

La connexion Bluetooth entre son smartphone et le système audio Bose de la voiture émit son bip caractéristique et Atticus sélectionna avec soin le titre qui allait démarrer sa journée. La musique et lui ne faisaient qu’un, et en la matière, ses goûts étaient bien particuliers. Pas un jour sans sa playlist. Du metal.

Sous toutes ses formes. Du plus mélodique à l'agression sonore pure et simple.

Il appuya sur l'écran dès qu'un morceau lui parut en accord avec son humeur de l'instant.

Iced Earth – « The Funeral ».

Le bolide de 231 chevaux rugit en sortant du parking et se jeta dans le trafic, sous la lumière vivifiante du petit matin qui se levait sur la Cité des Anges.

Atticus Gore avait rendez-vous avec la mort.